

COMME UN POISSON DANS L'EAU

*Photographier la mer, toute la mer.
Et rendre compte de ses
transformations. C'est la mission que
s'est fixée l'artiste Nicolas Floc'h.*

Depuis l'enfance, Nicolas Floc'h plonge dans le « glaz ». Dans cette couleur qui, en breton, signifie « bleu-vert ». Celle de la mer, qu'il n'a cessé d'explorer par la pratique de l'apnée. Qu'y avait-il donc dans les profondeurs de cet océan si vaste qu'il représente 71 % de la superficie de la Terre, si profond qu'il correspond à 97 % de son volume d'espace habitable – mais dont l'humain reste pour l'essentiel ignorant –, se demandait-il à l'âge de 10 ans ? « Comme si une réalité qui nous est invisible n'existait pas. Comme si la surface de l'eau faisait écran pour nos cerveaux », remarque le plasticien aux racines finistériennes. Toute son œuvre, ou presque, ne parle pourtant que de cela : du glaz et de ses paysages cachés. »



**CAMARGO
FOUNDATION**

CASSIS, FRANCE

À VOIR

« Invisible », jusqu'au 25 avril, Free Paca, Marseille 2^e, www.freepaca.org

« La mer imaginaire »,

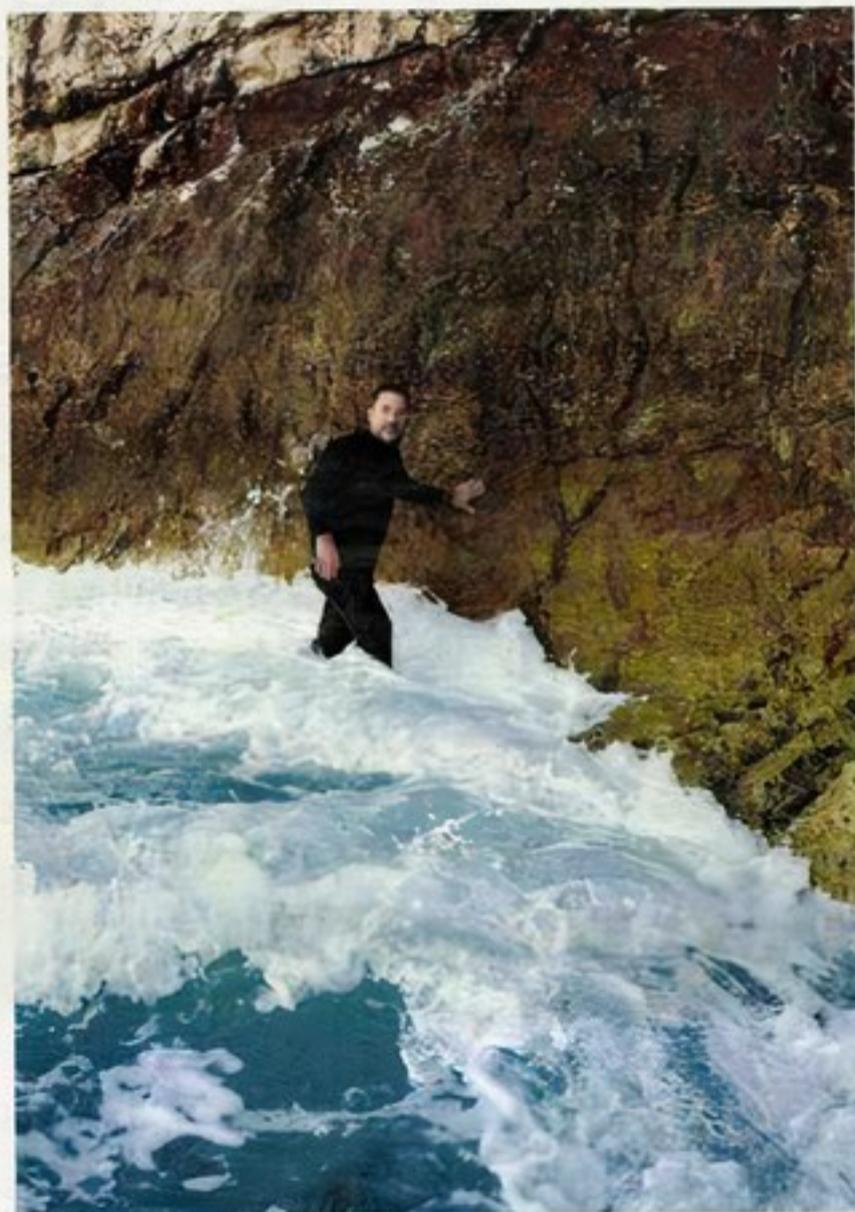
à partir du 17 avril, Fondation Carmignac, île de Porquerolles (83), www.fondationcarmignac.com

À LIRE

Catalogues
Glaz et Invisible, Roma Publications, 424 p. et 284 p.

« Nicolas est un poisson. Donc il va y voir! » dit en souriant Gilles Clément, son « frère » paysagiste, attaché à la terre, qui aurait lui aussi voulu se servir de son corps comme d'un outil pour « créer des jardins au fond des mers ». Floc'h est en tout cas si amphibie qu'il envisagea même, adolescent, de devenir marin. À 17 ans, il partit sillonner la Manche ou le golfe de Gascogne sur des chalutiers. L'air salin, la liberté. Et « ce que les pêcheurs remontaient dans les mailles de leurs filets : des fragments de ce monde inconnu qui se dérobe à la vue ». S'il devient finalement artiste, d'abord autodidacte, puis diplômé de la Glasgow School of Art, la mer n'en sera pas moins son espace de travail à lui aussi.

Installations, performances, sculptures... et surtout photographie. À ce jour : quelque cent mille clichés. Toujours au grand angle, en lumière naturelle, en noir et blanc. Sauf pour la série *La Couleur de l'eau*, entamée en 2016, où il décline les nuances du « glaz ». « Nos représentations de l'espace sous-marin sont si stéréotypées, si anthropocentriques ! Des visions d'aquarium, à la Cousteau. » L'artiste veut montrer cet espace-là tel qu'il est. Dans sa vérité. Et sa globalité. D'où le caractère d'inventaire que son œuvre, développée dans la durée, a fini par épouser. Certes, il s'est dit bien des



Ci-dessous, Nicolas Floc'h à Cassis le 19 janvier. Page précédente : des photos issues des séries Invisible (2018-2020) et Bulles (2019).

fois qu'il était « fou », tant sa démarche est infinie, son ambition démesurée : « Mais elles font la puissance de son travail, et sa singularité », remarque son ami plasticien Philippe Ramette, également praticien de l'apnée. Poète de l'absurde, ce dernier s'est notamment mis en scène, vêtu d'un costume-cravate, en train de repeindre le fond de l'océan.

À 50 ans, Nicolas Floc'h vient de parcourir les 162 kilomètres de côtes du parc national des Calanques, prenant des photos tous les 10 mètres environ pour *Invisible*, son dernier projet, à voir au Free Paca dès la fin du confinement. Pointe des Lombards, cap Canaille, anse de l'Arène... Tandis qu'il parcourt la baie de Cassis en hors-bord ce jour-là, invité par la Fondation Carmignac et l'Institut Pythéas-Observatoire des sciences de l'Univers, l'artiste admire la beauté des falaises qui défilent au fil de l'eau. Et il voit mentalement les bancs de sable, rochers, algues éparses, qu'il a photographiés six mois durant, en dessous du bateau, et dont l'aspect « grandiose » ou l'« étrangeté » l'ont subjugué. « Où sommes-nous exactement ? Où suis-je ? s'est-il souvent demandé. Est-on toujours sur Terre ou sur une autre planète ? Ou sur cette autre planète que deviendra la Terre lorsque nous aurons achevé de la dénaturer ? »

Car à force de plonger dans le glaz, Nicolas Floc'h révèle la modification accélérée – voire, par endroits, la désertification – de l'environnement sous-marin, sous le double effet du réchauffement et de l'acidification des océans. « Les scientifiques m'ont appris à décrypter l'évolution des paysages sous-aquatiques. » Il les a souvent côtoyés : que ce soit en résidence dans leurs laboratoires, ou même à bord de l'un de leurs bateaux, comme, en 2017, sur celui de la Fondation Tara Océan, qui emmène océanographes et artistes conjointement lors de ses expéditions. Il les a questionnés, s'est documenté... et s'appête même à utiliser l'un de leurs outils, un petit robot téléguidé sous-marin, en août prochain, dans le cadre d'une collaboration avec l'Ifremer – l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer – au large du Finistère. Elle lui permettra de prendre cette fois des photographies à 2 500 mètres de fond. « Grâce aux scientifiques, j'accède à une réalité difficilement approchable. » Aussi le leur rend-il bien : non seulement en leur cédant les droits d'exploitation de ses clichés, dont il est certain qu'ils leur serviront un jour d'archives, mais surtout grâce à la poésie de son œuvre, qui résonne intensément auprès du public. Lequel découvre, à la fois émerveillé et accablé, ces territoires que l'artiste-pionnier lui rend visibles l'espace d'un instant – avant qu'ils ne disparaissent à nouveau. Cette fois à jamais ? ●



CAMARGO
FOUNDATION

CASSIS, FRANCE